

« L'espoir au cœur¹ » dans la tourmente de la guerre et du maquis



Le 15 octobre 1991 Benigno Cacérès, le grand compagnon et ami de Joffre Dumazedier² depuis leur rencontre à l'École nationale des cadres d'Uriage pendant l'Occupation, tira sa révérence. Robuste charpentier, titulaire du seul certificat d'étude, c'était un homme de petite taille, au teint foncé, à la verve méditerranéenne, élu compagnon sous le nom de « Castillan-la-fidélité ». Cela ne l'avait pas empêché de soutenir une thèse de sciences humaines, à soixante-deux ans, consacrée au Centre d'éducation ouvrière que Cacérès avait contribué à créer en 1946 à Grenoble dans l'enthousiasme de la Libération.

En plus de ses activités durant près d'un demi-siècle à Peuple et Culture (PEC) où il fut animateur, secrétaire général, puis président, Benigno Cacérès était également écrivain, auteur d'une quarantaine d'ouvrages (vingt-et-un romans, des essais, des manuels didactiques) tout en enseignant à l'Institut des sciences sociales du travail (ISST) de 1946 à 1974, puis au Centre de formation de l'éducation surveillée de Vaucresson (CFRES). Ce fut une vie intense qu'il partagea en partie avec Joffre Dumazedier dans la Résistance puis à la direction de PEC. Naviguant entre deux rivages³, l'un intellectuel et l'autre manuel, leurs itinéraires croisés réfléchissent à perte de vue, les histoires du siècle passé.

Réfugié espagnol

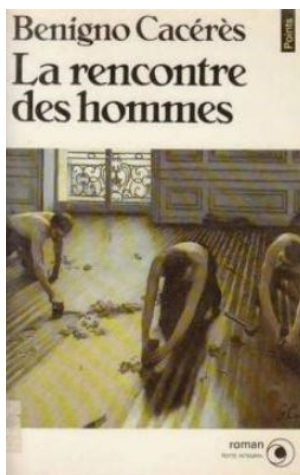
Immigré espagnol, Cacérès était natif du sud-ouest de l'Espagne. Il était venu avec sa famille des terres pauvres et arides de la région autonome de l'Estrémadure, qui demeure une des plus démunies du pays. Déclarée en 1986 au Patrimoine mondial de l'Unesco la ville de Cáceres⁴, qui porte un nom presque identique au sien, était une des plus importantes de cette région, où s'y côtoient des richesses gothiques du Moyen Âge et des vestiges de la Renaissance.



Cacérès était lui-même un monument à protéger. « Tous ceux qui l'ont vu, entendu ou lu, savent que notre Benigno national restera comme une figure emblématique de ce grand élan de la culture populaire qui marquera le milieu de ce XX^e siècle. Il en avait parfois conscience et disait en riant : " je ne suis pas un individu, je suis une institution⁵." »

La famille Cacérés après la Grande Guerre était venu chercher fortune à Toulouse s'installant dans le faubourg Saint-Michel. Son père mourut pendant sa petite enfance. Le jeune Benigno deviendra charpentier, comme lui, quittant la scolarité dès l'âge de douze ans.

La rencontre des hommes⁶



Dumazedier et Cacérés, tous deux orphelins de père, étaient très attachés à mettre en exergue la figure de l'autodidacte. Mais ils aimaient préciser que cet apprentissage, sans maître des choses de l'esprit, n'était pas possible sans aide ou médiation extérieure, sans un

compagnonnage bienveillant. Cacérés n'avait pas été formé dans un cursus classique de l'école à l'Université, sa formation intellectuelle était nourrie par d'autres héritages. Il était la preuve vivante qu'on pouvait atteindre un haut niveau de connaissance et de réflexion nourri de nombreuses lectures, de découvertes et de ressources transmises par différents réseaux de relations professionnelles et de camaraderie initiatique. Contrairement à la qualification « d'oblat de l'éducation populaire », qu'on a un peu rapidement collé à son histoire, en 1982, Dumazedier écrivait à son propos :

« Ce fut, avec Cacérés le commencement d'une intimité militante qui ne devait jamais cesser, malgré les différences de tempérament et de style. [...] il fut le collaborateur le plus proche, le plus ardent, le plus constant dans l'invention d'une voie nouvelle de la formation liée à l'action quotidienne, dans la mise au point d'une méthode socio-pédagogique [l'Entraînement mental] en vue d'entraîner l'esprit de chacun au meilleur partage de la connaissance entre des milieux sociaux inégaux et différents⁷. »

Murinais La « Thébàide »

Cacérés et Dumazedier s'étaient côtoyé à l'École nationale des cadres d'Uriage. Avec sa « gouaille attendrie », le charpentier toulousain était invité pour y témoigner de ce qu'était l'âme ouvrière dans son intervention pour les Journées d'études de décembre 1940. Il y sera invité plusieurs fois l'année suivante puis deviendra membre du personnel permanent de l'École l'hiver 1942. Au mois de novembre, après le débarquement des alliés en Afrique du Nord, la « zone libre » venait d'être occupée par les Allemands.

Nouant des contacts avec les mouvements de Résistance du Vercors au printemps, Cacérés cacha des armes dans les plafonds et les planchers du château d'Uriage. Au risque de sa vie



l'équipe d'Uriage allait jouer un double jeu qui ne trompera qu'un temps les autorités de Vichy. Malgré les efforts de Segonzac, les tensions entre la direction d'Uriage et le régime de Vichy se soldèrent rapidement par la fermeture définitive de l'École nationale des cadres pour y installer l'École de la milice française de Joseph Darnand. Elle fut décrétée le

Dans son roman, *L'espoir au cœur*, Cacérés avait été invité, secrètement informé par « l'armée de l'ombre », à se rendre en gare de Grenoble pour suivre un homme qui portera un sac à dos d'où



déborderont des fanes de poireau. À la barbe de l'occupant, Cacérès s'y rendit dès le petit matin malgré une ambiance tendue où les rafles devenaient fréquentes.

Relevant de l'autofiction avant l'heure⁸, c'est donc une séquence savoureuse et pleine de suspense et de malice d'une arrestation manquée, que nous livre le charpentier devenu écrivain. Dumazedier et Cacérès y étaient tous les deux installés confortablement dans leur compartiment. Dumazedier était très absorbé par ses lectures au moment où des agents de la gestapo vinrent leur demander leurs papiers.

« Le faisceau lumineux se promena encore lentement au-dessus de nous, puis s'immobilisa sur le sac de montagne ; l'homme que je suivais ne bougea pas. Le soldat allemand s'approcha sans hâte, et son long bras se plongea dans les poireaux et souleva légèrement le manche de la mitraillette. Sa joie éclata, spontanée, totale, joie naïve de celui qui trouve ce qu'il cherche.

Souriant, il demanda à l'homme, toujours apparemment absorbé par sa lecture :

- Chignole ?

- Oui répondit le lecteur sans manifester la moindre surprise.

- Moi mécanicien... gut....

Et tout à sa joie, il dérangea, d'une tape amicale sur l'épaule, l'homme à la chignole.

Le soldat allemand salua à nouveau et referma doucement la porte du compartiment. J'étais muet incapable de formuler la moindre pensée. [...]

Dans le halo blanchâtre qui l'éclairait à peine, il [Dumazedier] ne pouvait distinguer les petits caractères de son ouvrage. Pourtant ses yeux restaient fixés sur les pages.

Peut-être lisait-il à l'intérieur de lui-même ; j'essayais toujours de déchiffrer ce visage absent et comme dépouillé de toute expression⁹. »

Vous l'aurez compris, en fait il y avait une mitraillette cachée au fond du sac, le propriétaire en était évidemment Joffre Dumazedier.

Fait rare, parmi les auteurs évoquant leurs souvenirs de Résistance, Cacérès rend hommage aux femmes « grâce à qui nous avons gagné la guerre » disait-il. Jeannine de Chaléon avec ses collègues, s'occupait un



peu de tout : secrétariat, intendance, messagerie, courses etc., faisait partie d'un bataillon de femmes très précieuses. Cette dernière raconte : *« Et de temps en temps, on me demandait de transporter des armes entre Grenoble et le Murinais. Je les cachais dans mon sac à dos, au milieu des légumes, ou bien encore au milieu des documents que je rapportais de Grenoble. Je ne me rendais pas compte, d'ailleurs, des risques que je courais. Rétrospectivement j'ai eu peur mais à l'époque, non. Pas le moins du monde¹⁰. »*

Le séjour des uriagistes n'allait cependant pas durer ! À l'automne, l'étau se resserra petit à petit autour des différents bastions de cette Résistance civile et militaire. Elle dut mettre de plus en plus d'ardeur et d'imagination pour combattre l'ennemi et sa milice, qui s'enfonçait avec zèle dans une collaboration violente. La Gestapo mettait les bouchées doubles, jetant ses dernières armes dans le combat contre les groupes de résistants et de maquisards. En même temps, les trahisons étaient de plus en plus fréquentes. Les caches secrètes étaient dénoncées à l'occupant qui y mettait le feu et procédait à des arrestations suivies souvent de déportations. Ce fut le cas du groupe d'Uriage qui réussit miraculeusement à lui échapper. La nuit du 12 au 13 décembre 1943 autour de minuit, leur « Thébaïde », le château de Murinais, fut attaqué à son tour par cent à deux-cents Allemands de la Wehrmacht et quelques



miliciens. Là encore un hasard heureux fit que les occupants de la Thébaïde et les habitants alentour s'en sortirent vivants. Les alertes avaient fonctionné, les informations collectées avaient pu être traitées pour anticiper au mieux un dénouement forcément complexe pour sauver les femmes et les hommes qui vivaient aux alentours.

Les équipes volantes

À Murinais, le Comité de combat du Vercors avait été missionné pour créer des équipes qui, par groupes de trois, volaient d'un campement à l'autre, chargées de la formation intellectuelle de l'animation et de l'entraînement physique à la Résistance de la jeunesse réfractaire au STO service de travail obligatoire (STO). Le STO, imposé par la loi du 17 février 1943, était une concession de Pétain pour complaire à l'ennemi. En échange le Maréchal avait obtenu la suppression de la ligne de démarcation, la libération de la circulation dans tout le pays et le changement de statut de certains prisonniers en « ouvriers libres ».

Benigno Cacérès était engagé pour faire partie de ces équipes volantes aux côtés de personnages qui occuperont des fonctions éminentes après la Libération, comme Jean-Marie Domenach,



Simon Nora, Hubert Beuve-Méry, Georges Laplace, François Le Guay, et Louis Poli. Ils iront auprès des jeunes gens, réfractaires nés entre 1920 et 1922, qui refusaient l'enrôlement de force dans l'armée allemande par le STO. La formation dispensée par ces équipes apportait un entraînement physique au combat clandestin, de la pédagogie pour mieux penser l'organisation du camp, des cercles d'étude, des conférences qui les préparait aux enjeux, aux objectifs stratégiques et politiques dans les différents mouvements de Résistance. Des veillées d'échanges étaient organisées autour de thématiques philosophiques mais aussi de chansons pour se donner du cœur à l'ouvrage, chants de lutte, de marche ou de libération, des jeux pour la détente, et enfin des lectures de textes ou de poésie. Le temps était parfois long, très long, entre deux actions.

« La lecture reprit alors tout son sens. Ici, les messages de Michelet, Hugo, Saint-Just, Apollinaire, François la Colère [Aragon] prenaient leur véritable signification. Les grands poètes venaient parmi les hommes pour les aider à vivre, pour leur apprendre à espérer. [...] À communiquer cette part d'homme à d'autres hommes, j'ai cru pour toujours que dans certaines circonstances la culture pouvait réellement se partager. [...] Ces textes résultats de nos recherches, de nos nuits de veille à la Thébàide, de nos discussions fraternelles, ces textes arrachés aux rayons morts de la bibliothèque, pris dans les livres froids et inertes, ici, dans cette clairière ressuscitaient au milieu de la nuit. Chaque mot, chaque phrase, chaque poème touchait le cœur de ceux qui, privés de tout, étaient rassemblés là auprès de ces braises, et leur offrait en partage, la joie intérieure de l'espoir. [...] Là, dans cette clairière du Vercors, me fut révélée l'incantation des mots, la puissance du verbe¹² ».



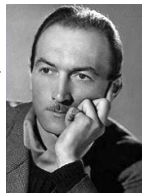
La présentation très, parfois trop idyllique, faite ici par Cacérès, la simplicité et la naïve bienveillance qui caractérisent le personnage, son humanisme, son écriture et son engagement, ne doivent pas masquer une réalité souvent éprouvante. L'accueil était parfois hostile, voire distant de ceux qu'on appelait non sans humour, « les missionnaires ». On craignait la récupération ou le noyautage de ces hommes qui venaient de l'École (des cadres) de Vichy voulue par Pétain. Ce n'était pas aux intellectuels bourgeois de venir faire la leçon aux paysans, rapportait Simon Nora à partir du rapport d'un chef de camp : « [...] mes hommes réservaient un accueil très froid à ces gens qui venaient les plaindre, les endormir et leur prodiguer de belles paroles sur leur rôle social futur. Des pullovers et des pantalons auraient été infiniment plus souhaitables¹¹ ».

Les missions et les travaux intellectuels de la Thébaïde servirent aussi à fournir des notes d'informations et des études sur la situation des pays en guerre, les opérations militaires et le développement des résistances à l'occupant. Ces documents étaient ronéotypés à Grenoble et diffusés par les réseaux clandestins. Du reste, ils apprenaient également aux jeunes réfractaires du STO à manier le plastique et les armes. « [...] l'équipe volante était venue ici insuffler une âme à notre combat. Et elle y avait réussi. [...] J'oserais presque dire qu'à une camaraderie de circonstance s'était substituée une fraternité de destin » témoigne plus positivement Marc Serratrice (Crainquebille) sur l'histoire d'un des camps du Vercors qui eut la visite du trio Cacérés, Nora et Laplace¹³.

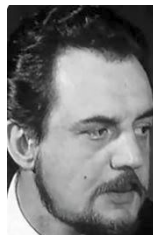
Pour Joseph Rovin, Cacérés était « un charpentier historien du peuple¹⁴ », le traducteur pour les militants, en langage simple et direct, des recherches en sciences sociales. Il avait mis à disposition sa proximité avec de nombreuses personnalités du théâtre,



parmi les plus célèbres : Charles Dullin, Jean Vilar ou



plus tard Gabriel Monnet. Il admirait aussi énormément le travail



de rigueur et d'existence que nécessite l'expression musicale (musique classique) ainsi que la danse, et aimait visiter régulièrement les grandes expositions de peinture.

Plutôt qu'à dominer ceux qui nous ressemblent, à favoriser un « entre-soi » qui ne nous fait surtout pas nous remettre en cause, l'ex-



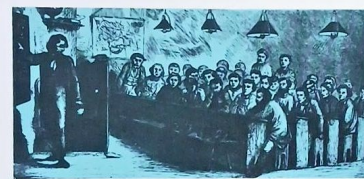
périence d'Uriage puis celle de Murinais avait été le moteur de ce qui allait conduire Cacérés d'une vie d'artisan charpentier à celle d'animateur fondateur de Peuple et Culture, écrivain et enseignant.

À la Libération il animait « des coopératives de spectateurs », sorte de clubs des amis du théâtre qui assistaient aux représentations en commun, invitaient les metteurs en scène et les comédiens pour des discussions, se concentraient pour réunir les fonds nécessaires pour faire venir telle ou telle troupe. Plus de trois décennies plus tard, Cacérés proposera de « retourner la question par rapport au début des années 1980 : comment se fait-il qu'aujourd'hui l'éducation populaire ne touche pas les individus qui comptent autant dans la culture¹⁵ » S'autorisant une réponse à cette question, Jean-Pierre Saez évoque non seulement les effets de la période libératrice qui se prêtait à l'émergence de la création, mais également de deux conceptions antagonistes qui faisaient débat : celle proche des positions communistes pour qui « tout est politique y compris la culture », celle-ci étant au service d'un combat politique, où il s'agit de « changer l'homme pour changer la société » et de l'autre côté, la position de ceux qui comme Delarue pensaient

HISTOIRE DE L'ÉDUCATION POPULAIRE

Benigno Cacérés

PEUPLE ET CULTURE AU SEUIL



que « Tout cela est bien joli mais si vous ne changez pas d'abord la société, vous ne ferez rien !¹⁶ ».

Chacun essayait de relier le faire et le dire, le savoir et l'expérience, la raison et la pratique à sa façon.

Philippe METZ

Docteur en histoire

Janvier 2025

Bénigno Cacérès

Allons au-devant de la vie

La naissance du temps des loisirs
en 1936

Préface de Pierre Mauroy



PCM/petite collection maspero

Notes et références

¹ Benigno Cacérès, *L'espoir au cœur : roman*, Seuil, 1967.

² Cf. la fiche sur Dumazedier, du même auteur, accessible par ce lien téléchargeable.

³ L'expression est de Joffre Dumazedier « Benigno Cacérès ou les deux rivages », in *Revue Esprit*, février 1992.

⁴ Attention aux accents entre Benigno Cacérès et la ville de Cáceres. Elle est aussi l'appellation qui donne son nom à l'une des deux provinces avec celle de Badajoz, la région autonome de l'Estrémadure.

⁵ Voir aussi Benigno Cacérès, *L'espoir au cœur*, La thébaïde, Le Raincy, 2024 (Roman). Le roman autobiographique de Cacérès qui vient d'être réédité par Emmanuel Bluteau, dans une version critique augmentée d'annexes très intéressantes où l'on retrouve également le texte de Dumazedier, p.166 à 181.

⁶ *La rencontre des hommes*, Bénigno Cacérès - Paris, Éditions du Seuil, 1950.

⁷ Dumazedier Joffre, « Renouveau de l'éducation populaire à la Libération : les antécédents -1941-1944 - de la création de *Peuple et Culture* », in *Éducation permanente* n°62-63, 1982 p. 37 et 38. Et « Benigno Cacérès bâtisseur d'éducation populaire » Supplément à *La lettre de Peuple et Culture* N° 20 1^{er} trimestre 1999.

⁸ *L'Espoir au Cœur* est édité aux éditions du Seuil en 1967, une décennie avant l'utilisation du terme d'*autofiction*, si l'on considère qu'il est employé pour la première fois en 1977 par Serge Doubrovsky, critique littéraire et romancier, pour désigner son roman *Fils* paru chez Galilée cette même année.

⁹ Cacérès Bénigno, *L'espoir au cœur...*, op. cit., p. 15-16. On retrouve également des passages de ce texte quasiment à l'identique dans un autre roman hagiographique faisant le portrait de Dumazedier en personnage « distrait », Cacérès Bénigno, *Le Président*, op.cit.

¹⁰ Bitoun Pierre, *Les Hommes d'Uriage*. op. cit., p. 109.

¹¹ Benigno Cacérès, *L'espoir au cœur...*, op. cit., p. 41.

¹² Antoine Delestre, *Une communauté et une école dans la tourmente ...*, op. cit., p. 214, note 118.

¹³ Benigno Cacérès, *L'espoir au cœur*, La thébaïde op. Cit., p.164 extrait d'*Histoire du Camp C3, Maquis du Vercors 1943-1944 Document dactylographié*.

¹⁴ Joseph Rovin in *Le Monde* du 16 Octobre 1991.

¹⁵ Jean-Pierre Saez, « Entretiens avec B. Cacérès, J. Dumazedier, P. Lengrand, G. Monnet, J. Rovin », PEC, Grenoble 1986, p. 45, 119 p.

¹⁶ Idem.